

Histoire de l'antisémitisme

par Fadiey LOVSKY¹

J'ai fait aux *Avents*, en juillet 1970, un exposé sur la signification de l'antisémitisme². On me demande cette année un exposé plus historique — en tout cas vous vous y attendez — mais je serai néanmoins amené à me répéter parfois et je m'en excuse auprès de ceux qui m'ont entendu.

Je dois me répéter pour deux raisons. La première, c'est qu'il est impossible de faire une histoire de l'antisémitisme. Impossible de dissocier celui-ci de l'histoire du peuple d'Israël. Impossible d'énumérer les actes antisémites sans les expliquer ou sans les replacer dans leurs contextes. En tout cas, impossible de le faire en une heure ! Mais ma deuxième raison est encore plus grave. Qu'est-ce que l'antisémitisme ? S'il a commencé au XIX^e siècle, comme certains le disent, on peut en faire l'histoire, c'est vrai ; mais alors, les Croisades ? Les discours de saint Jean Chrysostome ? Le livre d'Esther ? Il faut définir l'antisémitisme et, dans la perspective de notre Semaine, il faut analyser l'offense antisémite, et en voir les tenants et les aboutissants dans une lumière chrétienne.

Si cette recherche est faite loyalement, il n'est plus nécessaire de récapituler un à un les événements antisémites ; et si cette recherche est faite d'un point de vue chrétien, il n'est pas nécessaire non plus d'insister sur l'antisémitisme des non-chrétiens. L'antisémitisme chrétien n'a pas été le seul à faire souffrir et à humilier les Juifs. Nous avons vu, en ce siècle, un antisémitisme délirant et sanguinaire — mais son existence et sa description ne sont pas, ne doivent pas être des alibis

¹ Les *Avents*, Semaine "Israël", Dimanche 21 juillet 1974.

² Cf. Fadiey Lovsky, *Approches Spirituelles du Mystère d'Israël*, in *Feuilles au Vent, Feuilletts des Avents*, Cahiers trimestriels, N°25, mars 1971, p. 35-47.

pour la repentance chrétienne. Il y a eu, il y a un antisémitisme musulman qu'on ne connaît guère mais qui fut tenace — mais son existence n'allège en rien la gravité du nôtre.

Je voudrais faire encore deux remarques avant de définir l'antisémitisme. C'est pour dire que l'antisémitisme est toujours dangereux. Il peut paraître folklorique dans les circonstances habituelles. Nous n'avons plus le droit de considérer l'antisémitisme avec l'indulgence amusée qu'il a trop souvent rencontrée et qu'il rencontre encore parfois.

Voici maintenant une deuxième remarque, qui va peut-être vous étonner. Ne situez pas l'antisémitisme sur l'échiquier politique. Oui, je sais, il a été, il est souvent de droite ; mais il y a eu des gens de droite pour le refuser, comme Martin Niemöller, et il y eut des gens de gauche qui, aux heures décisives, ne l'ont pas fait. Où se trouve-t-il aujourd'hui ? Eh bien, un peu partout. Ne cherchons pas la paille antisémite dans les yeux de nos adversaires politiques. Ne le situons pas avec une précision suspecte. Ne procédons pas d'une manière logique dans un domaine où tout est irrationnel. Par exemple : tout antisioniste n'est pas pour autant antisémite. Mais il y a des antisionistes qui le sont et qui ne s'en doutent pas. L'antisémitisme exige moins de vigilance politique — il en exige certes, mais moins — que de vigilance spirituelle.

*

Qu'est-ce que l'antisémitisme ? Une passion haineuse éprouvée depuis vingt, vingt-cinq ou trente siècles par les non-Juifs à l'égard des Juifs, une hostilité délibérée contre le Judaïsme, contre le peuple d'Israël et contre les personnes des Juifs. C'est bien davantage qu'un préjugé que la discussion ou un enseignement approprié pourraient dissiper ; c'est bien autre chose qu'une opinion erronée fondée sur l'ignorance, car c'est une passion et une passion haineuse, apparentée à la xénophobie mais plus virulente que celle-ci ; proche aujourd'hui du racisme mais néanmoins différent de celui-ci : on le voit bien en Afrique du Sud, où le racisme de l'apartheid n'est pas antisémite. Je ne sais pas si vous avez lu le dialogue entre l'ethnologue américaine Margaret Mead et l'écrivain noir James Baldwin sur le racisme dont souffrent les Noirs³ ; on y voit le champion antiraciste Baldwin se servir des slogans antisémites avec la même inconscience que nous, naguère. L'antisémitisme et le racisme peuvent se confondre mais ne sont pas synonymes. Dans sa passion, l'antisémitisme méprise, déteste, dénonce les Juifs dans leurs personnes d'abord qu'il hait de toutes les manières possibles, dans leurs usages,

³ Margaret Mead, *A rap on race*, dialogue with James Baldwin, 1971 – Trad. fr : *Le racisme en question*, Calmann-Lévy, 1971.

leurs mœurs, leur passé, leurs défauts et jusque dans leurs qualités et bien sûr dans leur religion. Il s'agit d'une haine extensible, prosélyte, protéiforme, qui accueille sans discussion les accusations les plus contradictoires, alors qu'elle examinerait ces reproches s'il s'agissait de tout autre catégorie ethnique ou sociale ; et cette haine est animée d'un besoin continuels d'être partagée par le plus grand nombre possible de non-Juifs. Avidement de s'étendre, ouverte aux griefs de toute espèce, fermée à toutes les explications, elle procure aux antisémites une bonne conscience impavide (je crois que cela devrait suffire, à nous autres chrétiens, pour nous alerter sur la nature de l'antisémitisme).

Mais c'est aussi une passion dissimulatrice, habillée, fardée selon la mode des époques et des milieux où elle se manifeste. Dans des civilisations d'allure sacrée – Islam ou Chrétienté – et dans les milieux religieux, c'est une haine d'allure spirituelle au langage théologique. Dans le monde intellectuel, l'antisémitisme châtie son langage et filtre ses arguments. S'agit-il du monde économique, l'antisémitisme dénonce l'usure, et dès le XIX^e siècle la banque et le capitalisme juifs. Dès que le monde se politise, voici les Juifs cosmopolites, ou nationalistes. Il n'y a jamais eu d'antisémitisme à l'état nu ; dans certaines limites chronologiques ou géographiques, l'antisémitisme met en forme des griefs sinon valables, du moins compréhensibles. Au lendemain des Guerres juives de l'Antiquité, il épousait l'exaspération patriotique des Romains comme il avait, quand les Juifs s'opposaient au paganisme hellénistique, confondu la haine antijuive avec la propagande civilisatrice et unificatrice du monde grec. Aux XIV^e et XV^e siècles, l'antisémitisme de la Chrétienté s'emparait des conséquences d'une situation économique et sociale depuis longtemps imposée aux Juifs et dont on ignorait ou voulait ignorer que l'origine était née de l'intolérance passionnelle des générations chrétiennes précédentes. Au XIX^e siècle, quand l'Europe devient nationaliste, l'antisémitisme se fait nationaliste. Ouvre-t-on les yeux sur les conflits de classe ? L'antisémitisme découvre aussitôt que les Juifs constituent une classe sociale pernicieuse. L'Europe se détache-t-elle de la foi ? Voltaire fournit à l'antisémitisme théologique le nouvel arsenal de griefs antireligieux. Qu'au XIX^e siècle encore, les linguistes et les biologistes jettent de nouvelles idées dans le public, et avancent l'hypothèse d'une race aryenne et voici l'antisémitisme devenu raciste. Vous connaissez la suite. Tous ces déguisements, toutes ces colorations recouvrent toujours le même antisémitisme séculaire.

Cette passion changeante et pourtant fidèle dans sa haine n'est pas une passion accidentelle et gratuite. Elle discerne, ou elle éprouve, qu'Israël a une importance extrême dans le destin du monde. C'est une tentation

spirituelle immorale par les actes qu'elle excuse ou commet, dont la source se trouve dans le refus d'accepter le rapport que Dieu a établi avec — voyez le scandale ! — ce peuple-là. En songeant à la bonne conscience de Pharaon qui avait de son propre point de vue de bons motifs d'empêcher Israël de s'en aller dans le désert, j'irai jusqu'à dire que la tentation antisémite constitue ce que l'Écriture appelle un *endurcissement* de la part du persécuteur, même chrétien, et une *tribulation* pour le persécuté.

Je ne développe pas ces deux notions, pour ne pas me répéter par rapport à la Semaine de 1970 et puis parce qu'il faut que je remplisse la charge qu'on m'a donnée — peu agréable à énoncer et à entendre — en précisant l'étendue et la gravité de l'offense chrétienne dans l'antisémitisme.

*

Je vais le faire en me servant d'un recueil que j'ai composé à la demande des éditions du Cerf en 1970⁴. Voici moins de deux mois, j'ai rencontré à Strasbourg un spécialiste du Nouveau Testament, M. Davies, qui est Anglais mais enseigne aux États-Unis dans une faculté de théologie protestante. Il m'a dit : « Votre livre est affreux. C'est affreux. Comment cela était-il possible ? » Je dois dire que j'ai rarement entendu un accent de douleur aussi vrai, et si je vous raconte cela, c'est parce qu'en quelques minutes, mon exposé qui condense par trop la réalité serait peut-être insuffisant d'un point de vue historique ; mais il n'a qu'un but : nous faire dire tous ensemble : l'offense est affreuse. Comment les Chrétiens ont-ils pu offenser à ce point et si longtemps le peuple de Moïse et du Christ ?

Voici d'abord les "pogromes", c'est-à-dire les cas extrêmes de violence que les Chrétiens ont empruntés au monde hellénistique.

En 414 ou 415 après Jésus-Christ, à Alexandrie d'Égypte, on tue, on pille, on chasse les Juifs. C'était donc en Chrétienté orientale, gréco-africaine. Ce premier pogrome chrétien n'est pas le dernier. La Chrétienté occidentale a multiplié les pogromes dès la fin du XI^e siècle au moment des Croisades. La vallée du Rhin en a connu d'atroces, et je signale que ce souvenir est demeuré aussi vif dans la conscience juive d'Europe jusqu'à ce jour que la mémoire de la prise de Constantinople en 1204 par les Croisés latins chez les grecs d'aujourd'hui. Au XII^e siècle, on tue trente Juifs à Londres le jour du couronnement de Richard

⁴ Il s'agit de : *L'antisémitisme chrétien*. Textes choisis et présentés par F. Lovsky, éd. du Cerf, coll. Chrétiens de tous les temps, 1970.

Cœur-de-Lion. En France, au XIV^e siècle, c'est bien pire ; la révolte sociale des Pastoureaux permet à l'antisémitisme de se donner libre cours. L'Espagne de la Reconquête s'en prend plus spécialement aux Juifs obligés à la conversion qui sont massacrés encore à la veille de l'expulsion juive de la fin du XV^e siècle. Les Catholiques et les Orthodoxes des confins polonais et ukrainiens se battaient cruellement, mais étaient d'accord pour massacrer les Juifs, et le milieu du XVII^e siècle fut, en Europe orientale, un temps de pogromes prolongés. Vous savez que le mot de pogrome est russe et qu'entre 1881 et 1921 ces explosions plus ou moins préfabriquées et, en tout cas, toujours tolérées se sont multipliées dans l'ancien Empire russe.

Je voudrais insister davantage sur l'offense spirituelle, parce que c'est elle qui empêchait, le jour des violences venu, d'en voir l'horreur et le scandale. L'antisémitisme théologique et spirituel ne découle pas des textes chrétiens, mais du péché des Chrétiens qui cherchaient des justifications à leurs mauvais sentiments. Je signale à ceux qui s'intéressent à l'étude des sources spirituelles de l'antisémitisme chrétien un article très remarquable de M. Blanchetière, qui est professeur à Strasbourg et qui est catholique, dans la *Revue d'Histoire et de Philosophie Religieuses*, n°3 de 1973 sur l'antijudaïsme des textes chrétiens du II^e siècle. Il montre à quel point ces textes sont antisémites et combien ils ignorent paradoxalement les textes du Nouveau Testament qui leur sont contraires. Cet article m'a conforté dans la certitude que l'offense spirituelle première des Chrétiens à l'égard des Juifs ne se résume pas dans la théorie du "déicide", mais bien plutôt dans celle du "rejet" des Juifs hors de l'élection et hors de leur vocation depuis la prédication apostolique. En ce sens, le premier texte antisémite chrétien c'est bien l'*Épître de Barnabé* : « Ils ont perdu pour jamais le testament reçu autrefois par Moïse ». On pense que l'*Épître de Barnabé* date du début du II^e siècle et fut écrite à Alexandrie, capitale de l'antisémitisme hellénistique avant de devenir celle de l'antisémitisme chrétien.

Avec l'*Épître à Diognète*, composée vers 200 et toujours à Alexandrie, l'apologie chrétienne auprès des Païens va plus loin et méprise tout l'Ancien Testament, déprécie le culte du Temple avant le Christ et moque la circoncision. On est désormais dans le registre de l'insulte et dans l'opposition systématique et antithétique, développée jusqu'au XX^e siècle compris, entre l'Ancien Testament et le Nouveau Testament et entre le Dieu de l'Ancien Testament et le Dieu du Nouveau Testament, comme si Jésus n'avait pas adoré son Père dans les synagogues et dans le Temple. Les Pères de l'Église n'ont pas été unanimes, heureusement ! à raisonner comme l'*Épître à Diognète* ; beaucoup d'entre eux

ont aimé l'Ancien Testament mais leur exégèse a souvent été faussée et notre lecture du Nouveau Testament par voie de conséquence, à cause de la théorie du "rejet". Cyrille d'Alexandrie ne veut pas que le fils aîné de la parabole de l'enfant prodigue représente le Judaïsme ; et dès le II^e siècle, Irénée de Lyon discerne le rejet d'Israël dans la parabole des vigneronniers homicides, et je ne suis pas sûr que l'enseignement actuel sache aujourd'hui se défendre d'une longue et méchante habitude exégétique. L'homme possédé d'un esprit immonde (Lc 4,33), c'est le peuple juif pour Ambroise de Milan ; à la fin du IV^e siècle, on en vient donc à la théorie de la réprobation des Juifs logiquement déduite de leur pseudo-rejet. Bossuet ne dira rien d'autre s'il le dira mieux.

Les *mistères* du Moyen Âge simplifiaient les choses. Ce n'est pas le Vendredi Saint mais c'est bien dès le jour de Noël que le rejet des Juifs leur paraît acquis⁵. Les Français du XIII^e siècle pouvaient entendre sur les parvis des cathédrales l'Église dire à la Synagogue : « Quand Jésus-Christ naquit en terre dignement votre onction perdit ».

Sur le rejet des Juifs, il y aurait tant à dire... Voici un manuel de théologie qui, il y a quarante ou trente ans, était encore fort en usage dans les séminaires. À propos de l'enfer, Bartmann y rassure les Chrétiens sur leur sort : « La phrase "beaucoup d'appelés et peu d'élus" rend, il est vrai, un son absolu ; mais d'après le contexte, elle est relative et se rapporte aux Juifs ».

La théorie du rejet des Juifs a eu pour conséquence une méconnaissance tragique de la note apostolique de l'Église ; au lieu d'être l'Église des Juifs et des Gentils, on affirme que l'Église n'est plus que l'Église des seuls Gentils. L'évêque, non-Juif, de Jérusalem, Cyrille, catéchisait en 348 en disant : « Le Sauveur institua, à partir des païens, notre sainte Église ». Un évêque syrien de l'extrême fin du VI^e siècle prononçait dans une homélie : « Les apôtres furent rejetés par le monde entier et notre Sauveur Jésus fut haï et rejeté par tous les Juifs ». Comment les Chrétiens pouvaient-ils dès lors se souvenir que ces apôtres étaient juifs ? Un texte liturgique toujours en usage de l'Église syrienne pour le Lundi Saint parle explicitement de « l'Église, fille des Nations », tandis que, le jour de Pâques, on enseigne qu'Abraham est le père des Gentils.

Si le peuple d'Israël est rejeté depuis le Christ, jusqu'à interpréter tous les textes bibliques dans un sens hostile aux Juifs, cette offense spirituelle qui s'étend au passé et au présent atteint inévitablement le futur et affaiblit l'espérance paulinienne dont l'Église aurait dû vivre et où

⁵ Fadiey Lovsky écrira une étude sur le sujet : « Notes sur la résurgence des "*mistères*" », in *Sidic-Rome*, 1998/1.

elle aurait dû puiser, à défaut de l'amour, un peu de prudence. Aux III^e et IV^e siècles encore, les Chrétiens priaient pour les Juifs, plus ou moins bien, sans doute — est-ce que l'on peut jamais dire qu'on prie bien ? — mais du moins ils priaient avec piété. Et puis, on en est venu à abandonner toute espérance. Drumont était un excellent porte-parole de l'opinion chrétienne, hélas ! quand il écrivait en 1886 : « La conversion des Juifs aux derniers temps est une tradition dans l'Église, mais elle n'a en aucune manière le caractère d'un article de foi ».

Si le rejet d'Israël est le reproche majeur, le grief théologique central de l'antisémitisme chrétien, si c'est vraiment le tronc de l'arbre, certaines branches ont si vigoureusement poussé qu'elles attirent davantage l'attention. C'est ainsi que nous avons l'impression que le "crime" du peuple d'Israël contre Jésus, par ses ramifications et par les fruits vénénéux qu'il a portés dans l'histoire, est le reproche majeur de l'antisémitisme chrétien.

Majeur, peut-être, mais non pas premier. Dans l'*Épître de Barnabé*, c'est le Veau d'or et non pas la Passion qui est au premier plan. Mais il est vrai que l'antisémitisme des Grecs devenus chrétiens s'est emparé très tôt de la Passion. L'Homélie littérairement admirable sur la Pâque de Méliton de Sardes (vers 160-170) orchestre déjà le "crime" des Juifs contre Jésus. Ce crime devient le déicide quand on sous-entend que les seuls Juifs et non pas les Gentils ont rendu la Croix inévitable. Le mot "déicide" apparaît pour nous dès 325 chez Eusèbe de Césarée ; le mot grec "tueurs du Seigneur" chez Grégoire de Nysse à la fin du IV^e siècle. L'idée, le mot sont nés en Orient chrétien et, le 24 janvier 1965 encore, le Patriarche orthodoxe d'Antioche et le Patriarche copte orthodoxe d'Alexandrie s'élevaient en commun contre le texte de Vatican II qui allégeait, selon eux, le dogme traditionnel.

La prédication pascale était facilement tentée de chercher de faciles effets d'éloquence dans la théorie du déicide. Les plus grands orateurs chrétiens y ont recouru. Je pourrais vous lire des passages d'Aphraate, le Père par excellence de l'Église syriaque, d'Augustin le Père de l'Église latine, et même un texte liturgique byzantin qui emploie le mot "déicide". Il y a un texte saisissant de Bossuet pour établir combien le déicide était devenu pour les Chrétiens une évidence indiscutée : « Je vais avancer une parole bien hardie, et qui n'en est pas moins véritable. Le plus grand crime des Juifs n'est pas d'avoir fait mourir le Sauveur : cela vous étonne ; je le prévoyais bien... »⁶ Bossuet n'oubliait pas le tronc, tout

⁶ Sermon pour le IX^e dimanche après la Pentecôte : « Sur la bonté et la rigueur de Dieu à l'égard des pécheurs », *Œuvres complètes*, t. VI, Paris, 1840, p. 473. Pour lui, le "plus grand crime" des juifs, « c'est l'endurcissement, c'est l'impénitence ».

enveloppé aux yeux des Chrétiens par le développement continu et anarchique des branches antisémites, chez les Orthodoxes, les Catholiques et les Protestants.

Ce déicide devient une prédisposition des Juifs chez Hilaire de Poitiers, au IV^e siècle, qui enseigne que Caïn préfigure les Juifs déicides, et cela se retrouve encore dans la liturgie syrienne actuelle. On fait désormais flèche de tout bois biblique. Au IV^e siècle — mais seulement au IV^e siècle —, on interprète le texte de *Matthieu 27,25* comme si le sang du Christ retombait effectivement et par la volonté même de Dieu en malédiction sur les générations juives. Saint Jérôme atteste, en 398, que l'interprétation la plus hostile aux Juifs s'est imposée. C'est dès lors un lieu-commun, que les Protestants ont repris à leur compte. On n'imagine pas les horreurs qui se sont greffées sur le châtement de malédiction déduit de l'accusation de déicide. La circoncision est désormais regardée comme un signe du châtement des Juifs et, à plus forte raison, les malheurs politiques et temporels. Tertullien, témoin de la persécution antichrétienne, pense néanmoins en 197 que les Guerres perdues par les Juifs et leur Dispersion sont un châtement de Dieu. Saint Jean Chrysostome, témoin d'une Chrétienté triomphante où pourtant la Synagogue exerce encore beaucoup d'attraction religieuse, orchestre avec talent le thème du châtement religieux et temporel des Juifs.

(J'ouvre une parenthèse pour dire que si la Dispersion fut exploitée très tôt par l'antisémitisme chrétien, la légende du Juif errant articulée sur le déicide et sur *Matthieu 27,25* est très tardive. Elle est née en Orient et a été apportée en Occident, semble-t-il, au XIII^e siècle par un évêque arménien ; et c'est au XVI^e siècle qu'elle s'est développée). Bien pire que l'histoire du Juif errant apparaît la conviction que le peuple juif est maudit. C'est une conviction que les Chrétiens de langue grecque ont héritée du paganisme. Un intellectuel grec d'Afrique du Nord, païen, Synésios de Cyrène, raconte dans une lettre qu'il a écrite en 404 après Jésus-Christ un voyage en mer sous les ordres d'un capitaine juif : « Des douze matelots qu'il y avait en tout, plus de la moitié, et le capitaine, étaient juifs, peuple maudit qui croit faire œuvre pie lorsqu'il cause la mort du plus grand nombre possible de Grecs ». Cette lettre de 404 me paraît essentielle d'abord parce que Synésios est devenu chrétien et qu'il est mort évêque, de sorte que nous voyons comment l'antisémitisme païen a pu se parer d'arguments d'allure biblique, et y trouver des bases exégétiques pour la malédiction juive, alors que cette idée préexistait à la lecture de la Bible. Je dirai l'autre raison de l'intérêt de ce texte tout à l'heure. Quoi qu'il en soit, les Chrétiens se sont emparés avec une joie hargneuse des textes de l'Ancien Testament ou

du Nouveau Testament sur la malédiction pour les appliquer aux Juifs (et bien sûr à eux seuls). La liturgie byzantine voit les Juifs dans le figuier maudit. Voici le texte où Agobard de Lyon, au IX^e siècle, retourne contre les Juifs le chapitre 28 du *Deutéronome* en le lisant dans la haine : « Les hommes soumis à la loi mosaïque sont maudits et recouverts de malédiction comme d'un vêtement, malédiction qui s'est infiltrée comme l'eau dans leurs entrailles et comme l'huile dans leurs os, maudits à la ville et maudits à la campagne, maudits à l'entrée et maudits à la sortie. Maudit le fruit de leurs entrailles, de leurs terres et de leurs troupeaux, maudits leurs celliers, leurs greniers, leurs boutiques, leur nourriture et les miettes de leurs repas »⁷. À quoi répond la voix de Bossuet dans le sermon célèbre : « Peuple monstrueux, etc., etc. »⁸.

Nous sommes au cœur de notre Semaine en constatant que l'antisémitisme a endurci les Chrétiens au point de ne plus entendre la prière du Christ pour le pardon de ceux (Juifs et non-Juifs) qui le crucifiaient. La liturgie syrienne fait tenir à la Vierge Marie des paroles de vindicte dans l'office du Vendredi Saint. La liturgie byzantine du Vendredi-Saint, au lieu de demander le pardon des Juifs répète : « Donnez-leur, Seigneur, selon leurs œuvres » et va jusqu'à inventer une Parole de la Croix sacrilège : « Suspendu à la croix, Seigneur, vous proférez cette plainte : Pour quelle action avez-vous voulu me sacrifier, Juifs ? » Les commentaires bibliques édulcoraient souvent la prière du Christ : « Ils ne savent pas ce qu'ils font ». Calvin par exemple décidait que Jésus avait excepté de sa prière les Scribes et les Sacrificateurs.

L'antisémitisme du rejet et du châtement des Juifs conduisait inexorablement, dans une société sacrale, à l'humiliation du peuple d'Israël. C'est un paradoxe mais c'est seulement la vérité : cette humiliation était le seul moyen, une fois qu'on avait adopté la prémisse du "rejet", d'éviter la violence contenue ; et la survie des Juifs découlait également de la théorie du "peuple-témoin" qui est, à l'origine, aussi juive que chrétienne, mais où des infiltrations antisémites ont très vite introduit des conséquences pratiques hargneuses et offensantes. Saint Augustin développe dans la *Cité de Dieu* une théorie modérée du peuple juif qui subsisterait comme témoin de l'incarnation du Fils et comme témoin de l'Écriture, la dispersion juive devenant la condition de l'ubiquité de ce témoignage. Quelques siècles plus tard, en 1147, Pierre le Vénérable faisait de la théorie du peuple-témoin, une théorie du peuple témoin du châtement : « Je ne demande pas qu'on les mette à mort, mais j'exhorte à les châtier

⁷ Agobard, Lettres à l'archevêque de Narbonne, entre l'an 826 et l'an 828, trad. par J. Regne, in *Revue des Études Juives* (1908, p. 304).

⁸ Bossuet, *op. cit.*, p. 471.

conformément à leur malice ». Vous vous rappelez que Pascal va presque aussi loin : « étant nécessaire pour la preuve de Jésus-Christ et qu'il subsiste pour le prouver, et qu'il soit misérable, puisqu'ils l'ont crucifié ». L'insertion d'un peuple-témoin, toujours humilié, dans la Chrétienté, fut évidemment difficile et parfois dramatique. Le code théodosien admet que le Judaïsme est licite, mais il écarte les Juifs de la vie politique et administrative et cette législation de l'Empire romain, surtout développée en Orient, servira de modèle à tous les États chrétiens issus des deux moitiés de l'Empire romain ; et les Conciles s'en inspireront aussi. Le IV^e Concile du Latran explique en 1215 qu'« il sera absurde de laisser le blasphémateur du Christ exercer quelque pouvoir sur des Chrétiens ». Ce point de vue était encore défendu par des Chrétiens voici moins d'un siècle et même voici quarante ans en Europe orientale ; le pasteur et agitateur antisémite prussien Stöcker s'écriait dans les meetings en 1880 : « Que nul ne s'y trompe : nous vivons dans un État chrétien ». Il en concluait qu'il fallait traiter les Juifs en étrangers et en ennemis. L'inégalité juridique et sociale devenait ainsi un postulat aussi bien théologique que politique. Or, cette situation s'est prolongée jusqu'au XX^e siècle. Si la théorie du peuple-témoin interdisait donc de mettre les Juifs à mort, comme disait Pierre le Vénérable, et encore était-elle parfois oubliée, elle aboutissait au mieux à la tolérance méprisante et hargneuse. Ce n'est pas un bon climat pour la tolérance.

L'humiliation permanente s'y conjugait avec des usages qu'il est inutile de qualifier. À Toulouse, pour Pâques, on administrait un soufflet à un Juif de la ville dans la basilique Saint-Étienne. Vers 1020, un de ces Juifs mourut tant le coup avait été violent. Le droit byzantin et le droit ecclésiastique en Occident annulaient les serments des Juifs en justice dès qu'ils plaidaient contre des Chrétiens. Vous savez qu'encore en 1781, les Juifs d'Alsace étaient soumis à un péage corporel quand ils se rendaient à Strasbourg où il leur était interdit de passer la nuit. À la même époque, la promenade de Francfort-sur-le-Main portait un écriteau disant : « Défense aux Juifs, aux cochons, d'entrer ici ». Le code théodosien avait, par une mesure qui me paraît tragiquement symbolique, exclu les Juifs du droit d'asile dans les églises ; pour eux, désormais, l'Église n'était plus la maison de l'amour alors qu'elle l'était pour les criminels chrétiens.

Alors que la Chrétienté méprisait et humiliait les Juifs, une partie de l'Église n'oubliait pas qu'après tout ceux-ci pouvaient devenir chrétiens, voyant là une solution désirable tant du point de vue spirituel que temporel. Ce désir se manifestait de diverses manières qui, le plus souvent, aggravaient l'offense chrétienne aux Juifs et rendaient d'ailleurs

plus aléatoires encore les efforts du prosélytisme chrétien. La pression sociale et temporelle se manifeste dès le début de la Chrétienté pour obliger les Juifs au baptême. On les empêchait à Naples de célébrer les offices de la synagogue, au témoignage désapprobateur du pape Grégoire-le-Grand (à la fin du VI^e siècle). Plus expéditives, les destructions de synagogues : on en signale une dès 388 dans une ville située sur l'Euphrate, ce qui provoque un conflit entre l'empereur Théodose qui condamnait cette violence, et Ambroise de Milan qui força l'empereur à capituler. Le pouvoir spirituel l'emportait sur le politique dans la plus mauvaise des causes, en promettant ainsi l'impunité aux violences populaires. Par exemple, à Antioche, en 489, où l'on brûle la synagogue et les ossements du cimetière juif. Nous savons que les Chrétiens d'Orléans avaient en 585 détruit la synagogue. Plus tard, en France, ce fut la chasse au Talmud, regardé à la fois comme un document antichrétien et comme un livre de sorcellerie. En 1240, on brûla à Paris vingt-quatre charrettes de manuscrits juifs, non sans exiler le rabbin de la ville.

On s'en prenait aussi aux personnes juives plutôt qu'au culte judaïque, en leur donnant le choix entre le baptême et l'exil. Ainsi Avitus, évêque de Clermont, au VI^e siècle. Plus puissant, l'empereur byzantin Héraclius décrète le baptême forcé des Juifs d'Afrique du Nord au VII^e siècle et l'Espagne wisigothique l'imita. On signale une autre conversion forcée décidée par l'empereur Léon III de Byzance en 722. L'usage était si général que le 7^{ème} Concile œcuménique tenu à Nicée en 787, donc dans l'Empire grec, interdisait pratiquement de recevoir à la communion les Juifs devenus marranes par la force. Pourtant, au IX^e siècle, Basile I^{er} les forçait encore au baptême. L'Occident le faisait aussi, par exemple à Limoges en 1010.

Tantôt l'alternative au baptême, c'était l'exil et tantôt, c'était la mort. L'évêque de Spire, en 1096, avait davantage de scrupules et la relation juive du pogrome relate avec étonnement — cela était donc exceptionnel — : « Les autres furent sauvés par l'évêque, sans baptême ». Deux empereurs germaniques en 1090 et 1157 interdisaient qu'on enlevât aux Juifs leurs enfants pour les baptiser. Cela était un usage suffisamment répandu pour que saint Thomas d'Aquin l'examinât longuement et le désapprouvât dans la *Somme théologique*. Mais au XVII^e siècle et encore au XIX^e, à Rome même, on refusait de rendre aux parents les enfants juifs baptisés. On inventa — cela était moins grave — d'obliger les Juifs à écouter des sermons apologétiques destinés à les convertir. Naturellement, ils payaient le prédicateur. C'est le Concile de Bâle de 1434 qui prit cette décision et les Protestants, en Hesse, la conservèrent

au XVI^e siècle. Le sort des Juifs baptisés de force était pire parfois que celui des Juifs eux-mêmes. En Espagne, les marranes convaincus ou soupçonnés de continuer à judaïser étaient brûlés.

Je n'ai encore parlé ni du ghetto ni de la rouelle. Certes, les Juifs préféraient se grouper et à la fin du XII^e siècle les Juifs de Byzance, isolés par la haine chrétienne, habitaient le même quartier. Mais la Chrétienté a emprunté à l'Islam assez tardivement le ghetto et la rouelle. Le Concile de Latran, de 1215, oblige les Juifs à porter la rouelle, ou le chapeau jaune, qui entrent en usage au XIII^e siècle. Le Concile de Bâle de 1434 déjà cité légifère sur le ghetto rendu obligatoire. La mesure n'entra en vigueur à Rome qu'un siècle plus tard, mais elle fut maintenue jusqu'au XVIII^e et parfois XIX^e siècle. L'Empire russe distinguait dans son territoire, jusqu'en 1914, les régions où les Juifs avaient le droit de vivre et celles où cela était interdit.

Et puis, de temps en temps, une Chrétienté décidait de se débarrasser de tous les Juifs en leur interdisant de vivre dans son sein. En ce sens, le ghetto était encore la tolérance. L'Angleterre en 1290, la France un peu plus tard condamnent les Juifs à l'exil. L'Espagne en 1492, le Portugal peu après. Luther vieillissant préconisait en termes orduriers l'exil des Juifs hors des États protestants.

L'antisémitisme ne peut pas être une passion modérée. Il engendre une perpétuelle surenchère, il invente des maléfices attribués aux Juifs et il se livre à un délire de haine. Sous ce rapport-là, l'antisémitisme chrétien a retrouvé tous les griefs du monde pagano-grec. Saint Jean Chrysostome était beaucoup plus coupable d'insister sur les démons qui habitent les synagogues qu'en traitant celles-ci de lupanars, ce que, bien entendu, je n'approuve nullement ! Dans cette lignée, on en vient à enseigner encore au XIX^e, voire même au XX^e siècle, que le Juif naît avec une double tache originelle : celle d'Adam et celle de Caïphe. À défaut de démons et de double péché originel, on pensait, il est vrai dans un contexte général qui y poussait, que la sorcellerie juive est responsable grâce au Talmud de toutes les catastrophes, et au besoin on les en punissait. Drumont n'a eu qu'à recopier la science catholique des Espagnols du XVII^e siècle devenus racistes qui énumérait les tares physiologiques héréditaires de chacune des douze tribus juives.

Le porte-parole orthodoxe de l'émission de télévision dont je vous ai parlé l'autre jour n'a pas protesté quand M. Wladimir Rabi a dit que l'accusation de crime rituel ne s'est produite qu'en terre chrétienne. Il avait l'occasion pourtant de rectifier cela, puisqu'il l'a fait pour des choses moins importantes. L'accusation lancée à l'encontre des Juifs de

vouloir la mort des Grecs, nous l'avons entendue tout à l'heure de la part de Synésios de Cyrène ; mais avant même le I^{er} siècle, les Grecs de Syrie, relayés par l'antisémite grec Apion d'Alexandrie, accusaient les Juifs de tuer des Grecs pour les besoins de leur religion. C'est la racine du crime rituel. La première accusation chrétienne, encore très floue, où l'on distingue mal entre la rixe et le crime rituel, se place vers 415 en Orient (pour Bernhard Blumenkranz, ce n'est pas encore le crime rituel). Au VI^e siècle à Byzance, on voit l'accusation portée contre des Juifs qui auraient voulu tuer leur fils coupable de se faire chrétien, et cette légende se retrouve en Gaule.

Le crime rituel apparaît pour la première fois dans son horrible clarté en 1137 à Norwich, bientôt suivie en 1171 à Blois par un drame qui s'apparente au crime rituel et qui entraîne la destruction de toute la communauté. Dès le XIII^e siècle, l'accusation se multiplie, les procès et les massacres aussi, malgré les enquêtes et les démentis de l'Église. C'est dès lors un débordement de haines anti-juives qui ne s'apaise qu'au XVII^e siècle en Occident mais demeure en Europe centrale et en Russie jusqu'en 1911 et qui se complique de la légende des profanations d'hosties.

Avec l'accusation de crime rituel, le dernier barrage offert à l'imagination délirante de la calomnie disparaît. En France, en 1321, apparaît le grief de l'empoisonnement des puits par les Juifs, ce qui suscite de nouveaux massacres. En vain, au XV^e siècle, le pape Martin V condamne-t-il ces bruits. On en prenait encore prétexte en Alsace en 1806 pour s'opposer à l'égalité civile des Juifs. De la mort de Charles-le-Chauve au IX^e siècle à celle des dirigeants soviétiques, l'histoire offre des complots des blouses blanches et submerge les médecins juifs sous l'accusation d'être des empoisonneurs.

*

Je serai plus bref sur l'antisémitisme politique et économique des Chrétiens et de la Chrétienté. J'y ai déjà touché ailleurs. On ne s'étonnera pas qu'Eusèbe de Césarée définisse dès le IV^e siècle les Juifs comme une nation ennemie. Plus étonnante, l'assimilation par le code théodosien du prosélytisme juif au crime de lèse-majesté. Logique, bien archaïque, le refus, dans une perspective de Chrétienté, d'accorder des droits civils et politiques aux Juifs dans l'Angleterre protestante en 1753 et de la part des Polonais catholiques révoltés en 1830. Le droit civil s'appuie sur le droit pénal en accusant les Juifs de constituer une nation séditeuse, corruptrice et dissolvante ; un blocage politique antisémite et antiprotestant en France, en Italie, en Amérique latine,

antisémite et anticatholique en Angleterre, en Allemagne, aux États-Unis, en Russie se dessine au XIX^e et se prolonge au XX^e siècle.

Ai-je besoin d'expliquer combien le grief de trahison eut de retentissement et en a encore actuellement dans les prises de position hostiles aux Juifs ? Les Byzantins massacrent les Juifs d'une ville assiégée par le roi perse au VI^e siècle sous prétexte que les Juifs allaient lui livrer la ville. Les Croisades ont commencé par des massacres juifs parce que l'on accusait les Juifs d'Occident d'avoir partie liée avec les profanateurs sarrasins du Tombeau du Christ. Et puis, l'Affaire Dreyfus est-elle compréhensible sans le grief sous-jacent de la trahison juive ? Pire que la trahison, la conspiration. *Les Protocoles des Sages de Sion*, instrument de haine employé par la Chrétienté russe, ont des précédents, par exemple en Espagne au XVI^e siècle. La fièvre obsidionale des Chrétiens est volontiers antisémite jusqu'à aujourd'hui au Proche-Orient.

Les reproches d'ordre économique sont très longtemps inconnus de l'antisémitisme chrétien ; il faut attendre le deuxième millénaire pour qu'apparaisse l'accusation d'usure, dont je ne vais pas démontrer, tant cela est clair, qu'à supposer qu'elle fût aussi générale qu'on l'a cru et qu'on l'a dit, elle est la conséquence de la situation sociale des Juifs en terre de Chrétienté.

Il faut attendre davantage encore pour voir apparaître des reproches racistes en Chrétienté. Je ne connais qu'un seul texte d'allure raciste à l'égard des Juifs et des Noirs d'origine chrétienne avant le XVI^e siècle, encore n'est-il pas sûr qu'il soit chrétien ; il se trouve dans un évangile arabe et apocryphe de l'Enfance et date de la fin du VI^e ou du début du VII^e siècle. Le racisme, en quelque sorte involontaire, n'apparaît clairement qu'en Espagne et au Portugal avec le phénomène marrane : trop assurés des conversions forcées de mauvais aloi qu'ils avaient provoquées, les "Vieux Chrétiens" tenaient à distance ces "Nouveaux Chrétiens" d'origine juive qu'on soupçonnait de judaïser secrètement et de rester fidèles, en famille, à leur foi ancestrale. D'où les recherches généalogiques et la législation sur la limpidité du sang qui créèrent une mentalité et des clivages racistes.

Il faut bien souligner que ce phénomène odieux ne se manifesta qu'en Péninsule ibérique à cause des conversions forcées en masse. C'est l'offense du viol religieux des Juifs qui créait l'offense raciale. Partout ailleurs, les Chrétientés favorisaient tout au contraire la fusion ethnique. Le droit interdisait à un Juif converti d'épouser une Juive convertie ; chacun d'eux devait épouser un Chrétien de la Gentilité ; on ne peut donc se trouver plus loin du racisme. Et puis, au XIX^e siècle, une fois de

plus les Chrétiens se sont montrés sensibles aux idées du temps. Ils ont accueilli les idées modernes avec l'inconcevable légèreté dont ils ne paraissent pas encore guéris ; et puisque le mythe aryen s'était répandu, on l'a adopté comme parole plus assurée que la parole d'Évangile. Cela s'est passé entre 1870 et 1900, de sorte que l'antisémitisme chrétien s'est joint à l'offense de l'antisémitisme racial. Je n'ai pas besoin d'en dire davantage, le reste est trop bien connu de vous.

*

L'énumération de toutes ces offenses n'a certes pas besoin d'une conclusion et moins encore d'une péroraison. L'énumération est à elle seule décisive... J'aimerais pourtant ajouter un mot. L'offense antisémite des Chrétiens aux Juifs n'a pas été seulement tragique pour les victimes. Elle a été aussi un drame pour la Chrétienté et une catastrophe pour le Christianisme en même temps qu'un affaiblissement très grave de l'Église du Christ. Je n'ai pas le temps de développer cela ce matin, et je ne voudrais pas, si j'en avais le temps, répéter ce que nos amis qui étaient présents en 1970 ont déjà entendu. Vous trouverez dans le n°25 des *Feuillets des Avents* de mars 1971 ce que j'avais essayé d'expliquer sur la signification de l'antisémitisme. Je vous y renvoie si vous désirez mesurer combien nous avons été nous-mêmes atteints dans la foi et divisés jusque dans l'Église par cette passion haineuse qui a fait tragiquement souffrir les Juifs. Quand nous disons au Seigneur tous les jours : "Pardonne-nous nos offenses", plaçons l'antisémitisme et les Juifs qui en furent et qui en sont victimes au centre même de ces offenses dont nous demandons pardon. Vous connaissez la question de Pierre à Jésus au sujet du nombre de fois qu'il convient de pardonner au frère qui a ou qui aurait commis une faute à notre égard. Pierre est prêt à renouveler le pardon et s'étonne lui-même de le faire un certain nombre de fois, jusqu'à sept ! Mais Jésus lui répond qu'il n'y a pas de limite au pardon : "Je ne te dis pas jusqu'à sept fois mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois" [Mt 18,22]. Le rappel de nos fautes à l'égard du peuple d'Israël est accablant. Il ne s'agit pas d'une offense ni de sept, mais d'une offense commise plus de soixante-dix fois sept fois. N'oublions pas que nous sommes dans la situation non pas du pardonneur mais du demandeur, du mendiant de pardon.

Fadiev LOVSKY